

PRO MEDICO

REVUE PÉRIODIQUE ILLUSTRÉE

RÉDACTION ADMINISTRATION

PRODUITS LAMBIOTTE FRÈRES

3, RUE D'ÉDIMBOURG. PARIS, 8^eA^t



1^{re} Année. 1924

N° 5

Prix : 2 fr. 50

PRO MEDICO

REVUE PÉRIODIQUE ILLUSTRÉE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

PRODUITS LAMBIOTTE FRÈRES

3, RUE D'ÉDIMBOURG, PARIS (8^E A^T)



1^{re} ANNÉE 1924

N^o 5

PRIX 2 fr. 50

SOMMAIRE

	Pages
Citation d'Hippocrate	138
Les Collecteurs d'Impôts. — Quentin MATSYS ..	139
Dante et la Médecine de son temps par Marcel FOSSEYEUX	140
L'Industrie de la Carbonisation des Bois : les Créosotes et Gaïacols naturels, par J. LICHTEN- BERGER	147
La " Vénus " de Sandro Botticelli est-elle tuberculeuse ?	152
L'Urométine Lambiotte Frères	154
Observations cliniques sur l'Urométine.	155
L'Observation de la Dame aux Camélias par le Docteur Jean VINCHON.	157
Le Jardin de Santé	161
Un concours au XVIII ^e Siècle	165
Quelques livres, par le Docteur CORNET	167
Les Spécialités LAMBIOTTE FRÈRES	168

Adresser toute la Correspondance :

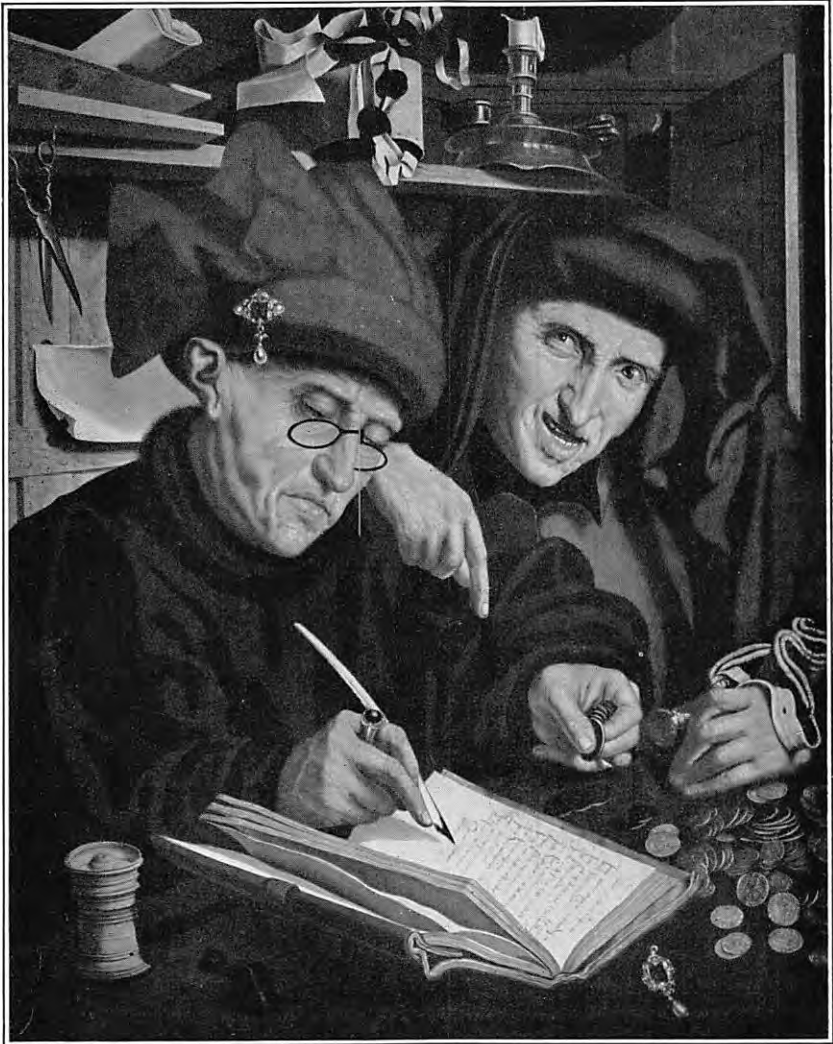
PRODUITS LAMBIOTTE FRÈRES

Pour la France : 3, RUE D'ÉDIMBOURG, PARIS (8^e A^r)

Pour la Belgique : 124, AVENUE ROGIER, BRUXELLES

LES VRAIS MÉDECINS NE SONT NI VAINS,
NI CURIEUX, NI ARROGANTS ; LEUR
MAINTIEN EST SÉVÈRE PROPRE A
IMPOSER DANS LES DISCUSSIONS ; ILS
ONT DE L'HABILITÉ ET DE LA FERMETÉ
DANS LES CONTROVERSES, DE L'AFFABI-
LITÉ AVEC LEURS SEMBLABLES SONT
CIVILS ET MODESTES AVEC TOUS LES
AUTRES ; RÉSERVÉS DANS LEURS
RÉPONSES ; PROMPTS A SAISIR L'OCCA-
SION ET PATIENTS POUR L'ATTENDRE ;
SOBRES, TEMPÉRANTS ; CLAIRS ET SOLIDES
DANS LEURS DISCOURS ; D'UN ABORD
FACILE ET GRACIEUX ; EN UN MOT SE
PROPOSANT UNIQUEMENT POUR BUT LA
GLOIRE DE L'ART ET SE CONSACRANT
ENTIÈREMENT A LA RECHERCHE DE LA
VÉRITÉ.

(HIPPOCRATE, *De la Décence*).



(Photo Hanfstaengl).

QUENTIN MATSYS. — LES COLLECTEURS D'IMPOTS
(Pinacothèque de Munich).

Le Dr Meige faisait remarquer récemment à la *Société d'Histoire de la Médecine* que les artistes ont fréquemment reproduit avec netteté le trajet de la branche antérieure de l'artère temporale, et il citait, entre autres exemples, la toile célèbre de Quentin Matsys. Pourquoi ce détail morphologique est-il noté avec tant de soin ? C'est sans doute par le seul souci de l'exactitude et parce que le dessin de cette artère, si visible chez les vieillards, reproduit un détail important de la physionomie. Le Dr Meige pense aussi que cette habitude de rendre apparente l'artère temporale pourrait être attribuée à la pratique de l'artériotomie qui remplaçait si souvent la saignée aux xv^e et xvi^e siècles.



DANTE ET LA MÉDECINE DE SON TEMPS

par MARCEL FOSSEYEUX

Docteur ès lettres,

Secrétaire Général de la Société d'Histoire de la Médecine



INNOMBRABLES sont les travaux qui ont paru sur Dante à l'occasion du 6^e centenaire de sa naissance : rien ne marque mieux l'étendue de son savoir et la vitalité de sa poésie que cette abondance de commentaires, où les spécialistes les plus divers ont reconnu la prescience de son génie ou les traces de son influence.

Si les astronomes ont pu lui prêter toute une cosmogonie et les physiologistes tout un système original, les médecins doivent plus modestement ne glaner à travers son œuvre que des indications obscures ou fragmentaires.

Tout d'abord, écartons ici toute idée d'explication de l'œuvre du Dante par son tempérament. Nous n'avons aucune donnée suffisamment précise pour entreprendre une analyse de ce genre. Elle n'a réussi d'ailleurs ni au psychiatre italien Lombroso, se fondant sur le dernier vers du V^e chant de l'*Enfer*, *E caddi come corpo morto cade*, « je tombai comme tombe un corps sans vie », pour prétendre que le poète avait dû souffrir de crises épileptiques, ni à l'écrivain français, Max Durand-Fardel, cherchant à établir qu'il avait été sujet à des visions et des hallucinations, se rapprochant de l'hystérie.

Nous savons même peu de chose de son physique ; d'après un biographe, c'était « un petit homme noir qui se tenait penché, un peu bossu, et comme une demi-arche de pont » ; tel nous le représente dans une stylisation un peu hiératique le sculpteur Aubé, dans la statue exposée au Petit Palais. M. Passerini, spécialiste d'études dantesques, a fait paraître à Florence un volume : *Il ritratto di Dante* (1921) où il nous apprend combien il faut être prudent dans les attributions des effigies de Dante, dont la plus ressemblante figurait sur la fresque de Taddeo Gaddi à Santa Croce détruite aujourd'hui et d'où dérive le portrait du ms. 320 de la Bibliothèque Nationale de Florence, le buste de Naples et le tableau quattrocentesque de Sainte-Marie des Fleurs.

En ce qui concerne sa santé, Dante n'a parlé clairement que d'un mal d'yeux qu'il a guéri dans une pièce faiblement éclairée et par de simples lavages à l'eau fraîche, ce qui n'est pas d'une thérapeutique bien compliquée, mais laisserait entendre qu'on commençait à accorder la préférence aux remèdes naturels sur les formules compliquées venues des Arabes.

Dans la *Vita Nova*, il fait allusion à une cruelle maladie qui le tortura neuf jours et l'affaiblit à l'extrême : au cours d'une vision terrible que lui apportait la douleur, une dame pieuse et noble, peut-être une sœur ou une demi-sœur, nous dit M. Gauthiez, se mit à pleurer, elle aussi, parce qu'elle l'avait vu pleurer et gémir. Et c'est tout.



(Photo Anderson).

Détail de la grande fresque de *la Chasteté*, attribuée à Giotto (Crypte d'Assise).
Dante est représenté, au premier plan, parmi les disciples accueillis par Saint François.

Mais une autre question plus large se pose : quelles étaient les connaissances médicales de Dante, et comment apparaissent-elles dans son œuvre ? Il a parlé des pestilences de l'Ethiopie, de la peste d'Égine, des marécages du Mincio et de cette Maremme toscane, région impaludée par excellence, plaine immense avec des ruisseaux sans issue vers la mer et des fourrés épineux, que les Italiens appellent la Macchia, et qui s'étend depuis l'embouchure de la Magra jusqu'à celle du Volturne. Dans *l'Enfer*, il décrit le frisson du stade algide de la malaria qu'il appelle la fièvre quarte, suivant la division alors adoptée de fièvres semi-tierces, tierces, quarts, quintes, septimes et nonantes. On pourrait aussi citer la gale, la paralysie, l'hydropisie, la phthisie, le rachitisme, le mal des yeux. Grâce à des exemples bien choisis, un médecin américain, le Dr Dernehl de Milwaukee (Wisconsin), prétend même qu'il avait des connaissances médicales supérieures à celles d'un profane.

Il a parlé de la lèpre, si fréquente à son époque, et décrit, en termes expressifs, la variété que l'on nomme aujourd'hui lèpre nodulaire ou tuberculeuse,



Les Simoniaques. (Miniature du manuscrit de l'*Enfer* conservé à Chantilly.)

dont l'un des principaux symptômes est la perte des ongles ; il met dans la bouche de Virgile, s'adressant à un lépreux en train de se gratter, ces mots : « Puissent tes ongles te suffire pour ce travail durant l'éternité ». Il est encore question de la même affection dans d'autres passages de l'*Enfer* et du *Purgatoire*.

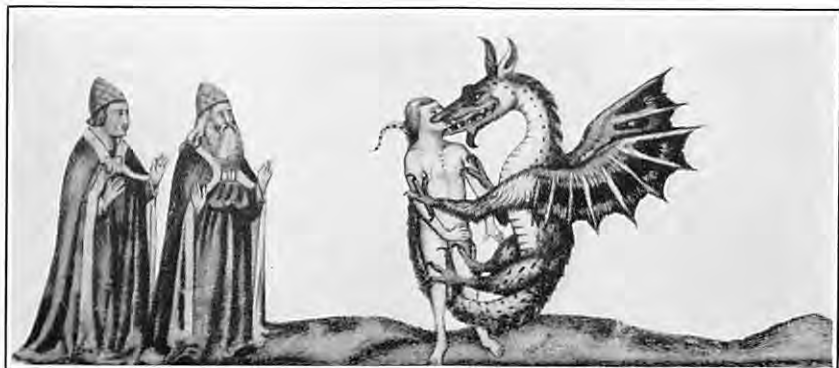
Il emprunte, semble-t-il, à Ovide, sa description de la peste d'Égine, lorsqu'au 10^e cercle de l'*Enfer*, il compare l'intensité des souffrances des faussaires avec celles de la peste : « Je ne saurais imaginer plus stricte spectacle ; à Égine, tout le peuple était atteint, lorsque l'air était si plein de pestilence, que tous les animaux, jusques aux vermiseaux, tombaient tous... Celui-ci, couché sur le ventre, celui-là sur le dos, d'autres gisant les uns sur les autres, et d'autres encore rampant et se trouvant sur la sinistre route; nous avançons silencieux, regardant les malades et écoutant leurs plaintes, la force leur manquant pour soulever leur corps. »

Il cite dans ses écrits Thalès de Milet, Anaxagore, Empédocle, Héraclite, Démocrite, Epicure, Zénon ; il semble avoir connu également les ouvrages d'Aristote, Galien, Hippocrate, Avicenne, Averroès, ainsi que la « Matière Médicale » de Dioscoride.

*
* *

A Bologne, Ugo da Lucca avait restauré la chirurgie et formé une école qui, aux enseignements traditionnels, ajoutait les doctrines des Arabes, connues alors par les traductions de Girard de Crémone et accueillies avec enthousiasme. Taddeo, fils d'Alderetto, né en 1223, y professait avec éclat, recueillant la richesse et les honneurs. Dans la cité adoptive, où il mourut en 1295, il recevait des seigneurs, ses clients ordinaires, 50 ducats par visite ; il en exigeait 100 du pape Honorius IV ; il le guérit de la goutte et pour cela reçut 10.000 ducats (240.000 fr.).

Dante le surnomme, dans le *Convito*, l'« Hippocratista », rappelant ainsi à propos de sa traduction de l'Éthique d'Aristote en italien vulgaire, qu'il fut le promoteur des doctrines hippocratiques. Peut-être pensait-il à lui dans le *Paradis*, quand, louant dans la philosophie l'amour de la sagesse qui ne recule pas devant le sacrifice et ne cherche pas de récompense dans



Agnolo Brunelleschi et Gianfa. (Miniature du manuscrit de Chantilly).

l'étude, il condamne âprement tout but intéressé : « Il ne doit pas s'appeler vrai philosophe celui qui est l'ami de la sagesse pour son utilité. Ainsi sont les légistes, les médecins, et presque tous les religieux qui étudient, non pour savoir, mais pour conquérir argent et dignités. »

Taddeo, dans une de ses leçons, démontrait que, d'après les lois de la physique, un homme qui mangerait neuf jours durant des aubergines perdrait l'esprit. Neuf jours après, se lève un des écoliers. « Maître, dit-il, tel chapitre que vous avez lu, n'est pas vrai ; j'en ai fait l'expérience et je ne suis pas fou. » Ce disant, il tourne le dos et trousse irrévérencieusement ses habits. « Ecrivez, dit Taddeo, que tout ce chapitre est prouvé, et qu'on en fasse une nouvelle glose. »

Il fut le maître de Dino del Garbo, dont le fils Tommaso écrivit des commentaires sur Galien, Avicenne, Aristote. Il mourut à l'heure qu'il avait lui-même prédite. Pour le remplacer, s'abattit sur Florence une nuée de médecins, qui, dit Sacchetti, n'auraient pas su trouver le pouls d'un moulin.

À Bologne, Dante a suivi très probablement les cours de Taddeo, qui monta dans sa chaire vers 1260. C'est là aussi qu'il a connu Cocco d'Ascoli, prince des astrologues, brûlé plus tard par l'inquisition florentine. Il y avait à cette Faculté un professeur d'astrologie, et les médecins étaient obligés de tirer les horoscopes, car « un médecin sans l'astrologie, c'est, disait-on, un œil qui ne peut pas voir. »

Les médecins qui avaient fait leurs études à Bologne ne passaient pas d'ailleurs pour en avoir rapporté des connaissances approfondies, si nous en croyons Boccace qui, cependant, dans divers passages du *Décameron*, leur témoigne une bienveillante sympathie. « Un médecin, né à Florence, dit-il, dans la nouvelle IX de la 8^e journée, avait été faire ses études et prendre ses grades à Bologne. De retour dans sa patrie, décoré du bonnet et de la robe du docteur, on ne tarda pas à s'apercevoir qu'il était aussi ignorant qu'avant son départ. Et véritablement rien n'est plus ordinaire dans notre bonne ville de Florence que de voir ceux qui ont été prendre à l'Université de Bologne soit le grade d'avocat, soit celui de médecin, soit celui de notaire, ne cacher sous leur longue robe qu'une sottise présomption fruit de leur crasse ignorance. C'est surtout ce qu'on remarqua autrefois dans le nommé Simon de Villa, plus riche en biens patrimoniaux qu'en qualités acquises. »



Dante et Virgile sur le monstre Géryon. (Miniature du Manuscrit de Chantilly)

Il ne suffisait pas, toutefois, pour exercer à Florence, d'avoir subi ses examens à Bologne ; il fallait en subir un à nouveau devant les consuls de l'art. Le médecin qui revenait de cette Université paraissait dans les rues avec des vêtements ornés d'écarlate et de vair, le chaperon retombant sur les épaules, la barrette de velours, les gants aux mains, accompagné d'un serviteur et d'un bidet. Il abandonnait au chirurgien la saignée, mais se réservait toutes les opérations délicates. Souvent, il demeurait dans la boutique d'un apothicaire ou tenait boutique lui-même. Les apothicaires étaient alors en faveur et formaient, avec les médecins et les merciers, le 5^e art, dans lequel Dante s'était fait immatriculer. Ce n'était, d'ailleurs, qu'une formalité ; il fallait appartenir à l'une des 21 corporations officielles, mais rien n'indique qu'il ait jamais professé la médecine, ni fait le commerce des épices d'Orient, car c'était là le plus gros trafic des « speziali » ou apothicaires, qui vendaient aussi des simples, des sucreries, des juleps et des cercueils. Il y avait au XIV^e siècle, à Florence, 60 médecins et 100 boutiques d'apothicaires. Les traitements étaient généralement peu compliqués : on consultait surtout les urines. Un certain Macheruffo, venu de Padoue à Florence exercer les fonctions de podestat avec un manteau et un chaperon identiques à ceux des médecins, trouva le lendemain à sa porte, selon l'usage, nombre de vases de nuit en verre.

Des contemporains nous ont laissé quelques précisions sur la thérapeutique d'alors. On utilisait beaucoup les simples, et Sprengel nous dit que toutes les plantes furent essayées à tour de rôle. On recommandait pour les maux d'estomac les bains de Sienne et de San Casciano ; les médecins y préparaient leurs clients en leur faisant prendre des sirops et des purgatifs. L'eau même de l'Arno passait pour spécifique ; il y avait des bains sur la loggia du Ponte Vecchio. On envoyait aussi à la mer. Toutes les drogues ne réussissaient pas ; Peruzzi rapporte que des pilules, composées de dix substances délayées dans du vin blanc, tuèrent net un jour Pietro Guicciardini. On arrêta, raconte Boccace, une hémorragie en brûlant le patient avec une chandelle après l'avoir attaché avec de grosses cordes. On croyait enfin au pouvoir des pierres précieuses, et Dante fait allusion au rubis qui, pulvérisé dans l'eau, guérissait les maladies d'yeux.

Bien entendu l'intercession des Saints était en grande faveur. Dans le cor-



Dante et Virgile devant Lucifer. (Miniature du manuscrit de Chantilly.)

tête de l'Église militante, Dante montrait saint Luc comme un disciple du grand maître Hippocrate. L'image de la Vierge de l'Annonciation guérissait les infirmes et les possédés. Aux fous, on mettait sur la tête la mitre de saint Zanobi, et sur les épaules le manteau de saint Gualbert.

L'ermitte Gualberti avait rendu la vue à un aveugle en lui frottant les yeux avec une bouse de vache, et cette cure merveilleuse était retracée dans un tableau qui se voit encore sur les murs de l'abbaye de Vallombrosa. D'ailleurs les aveugles formaient à Florence une classe à part, se livrant à la mendicité, installés sous les portiques des palais et des églises, à l'Annunziata, à Or san Michele, et se réunissant le soir dans une auberge au pied du campanile de San Lorenzo.

Enfin, les médecins avaient la concurrence gratuite des Frères mineurs, des Frères prêcheurs, et aussi celle des Juifs.

On se rappelle l'œuvre des tertiaires de Saint-Dominique et de Sainte-Catherine pendant la peste de Toscane, en 1374. Les pestes antérieures, celle de 1340, celle de 1347, rendues célèbres par Boccace, furent terribles. On en vint à ne plus pouvoir ensevelir les morts, et à ne jeter sur eux que quelques pelletées de terre, comme on saupoudre de fromage les vermicelles, dit un contemporain : « Come si ministrasse lasagne a fornire di formaggio. »

C'est à Sienne que se trouvait le grand hôpital Santa-Maria della Scala, fondé pour les pèlerins, en 832, enrichi par les marchands de la ville, où Bernardin devait faire, en 1400, lors d'une épidémie de peste, l'apprentissage de la sainteté ; il existe encore, avec sa vaste et longue salle aux arceaux gothiques. C'est de Sienne que vint en France le célèbre Hugues de Saint-Victor. C'est à Sienne qu'Aldebrandini avait écrit, en 1256, son *Régime du corps*, traité de puériculture édité par Landouzy en 1911, et que Pierre d'Espagne, le futur Jean XXI, qui se trouva parmi les médecins qui soignèrent les blessés après la bataille de Montaperti (1260), avait enseigné la thérapeutique, la chirurgie, la diététique. Sienne, la ville propre, aux rues dallées, aux bains nombreux, en avance sur l'hygiène de son temps, était célèbre par la coquetterie de ses femmes, couvertes de fards et de postiches, dont saint Bernardin devait censurer la futilité en phrases enflammées :

« Vous vous fardez plus qu'aucunes femmes que je connaisse. Ne voyez-



vous pas que vous vous flétrissez vous-mêmes, et provoquez l'aversion des hommes. Il en est parmi vous dont la bouche empoisonne grâce à ces fards, d'autres qui empestent le soufre, d'autres qui se teignent avec ceci ou cela, et vous imposez toute cette fétidité à vos maris. Combien parmi vous ont leurs dents abîmées par les pâtes que vous y appliquez. Songez bien que c'est l'œuvre du démon qui veut vous entraîner à une fin misérable, vous et vos maris. »

A Rome, le clergé avait l'administration des hôpitaux et en particulier de l'hôpital du Saint-Esprit en Saxe, fondé par Innocent III à la fin du XII^e siècle, en remplacement d'un refuge primitif destiné aux pèlerins anglo-saxons, par le roi Ina, ce qui explique sa dénomination ; il était dirigé par l'ordre du Saint-Esprit, fondé en 1204 par Guy de Montpellier, et qui avait de nombreuses ramifications en France. Cet établissement fut toujours l'objet de la sollicitude incessante des pontifes, comme on peut le voir dans les registres d'Urbain IV et de Boniface VIII. La famille Colonna allait se distinguer bientôt par d'importantes fondations, tels que l'hôpital Saint-Sauveur, dû à la générosité du cardinal Jean Colonna (1216) et celui de Saint-Jacques (1338), dû à Pierre Colonna, ouvert aux malades de toutes les nations. C'est d'ailleurs une caractéristique du cosmopolitisme romain d'avoir abouti à la création d'hôpitaux réservés chacun aux malades des diverses « nations », comme on disait alors et dirigés par elle.

*
* *
*

De ce trop rapide aperçu à travers les écoles et les villes de l'Italie à cette époque, il résulte que Florence n'ayant pas d'Université, c'est, en définitive, grâce à son travail et à sa volonté personnelle que Dante découvrit lui-même la science de son temps. S'il ne fut pas à proprement parler un autodidacte, du moins il trouva autour de lui un groupe de gens du monde, d'amis adonnés à l'amour de la science, et parmi eux son fidèle Guido Cavalcanti, celui qu'on appelait à Florence Guido Compostelle, parce que, parti en pèlerinage pour Saint-Jacques, il s'était, de Toulouse à Nîmes, attardé à divers amours, oubliant les dévotions qui l'attendaient en Galice.

Mais, aucun de ses amis n'aurait pu mettre Dante dans la voie, s'il n'y avait eu en lui, comme l'a montré M. Henry Cochin, dans la Préface de sa traduction de la *Vita Nova*, ce désir illimité de posséder, pour trouver en elle la béatitude, cette science encyclopédique immense et sans limite, s'étendant depuis les connaissances sensibles les plus précises jusqu'à la raison pure, jusqu'à la contemplation extatique de la vérité absolue. Cette science comprenait toutes les sciences humaines et les ordonnait toutes en Dieu : « Pensez, écrit Ruskin, dans *Fors Clavigera*, au goût délicieux et délicat qu'on trouvait jadis à cette nourriture-là, quand elle n'était pas aussi commune qu'aujourd'hui, quand les jeunes hommes — ceux de la belle race — en avaient faim et soif. » Pour reprendre une expression du *Paradis* : « Le ciel est une lumière intellectuelle pleine d'amour, amour du vrai bien plein de joie, joie qui passe toute douceur. » Et nous pouvons évoquer, en terminant, non plus l'image d'un Dante sombre, contre laquelle protestait M. Barrès, dans un discours récent, à la Sorbonne, mais l'homme d'étude, tout illuminé des divines clartés de la science, celui qui disait, en parlant de Béatrice, au 2^e chant du *Paradis* : « Elle regardait en haut, je regardais en elle. »



L'INDUSTRIE DE LA CARBONISATION DES BOIS

PAR J. LICHTENBERGER
Ingénieur-Chimiste E. P. C. I.



III. — LES CRÉOSOTES & GAÏACOLS NATURELS

PARM les produits volatils résultant de la carbonisation des bois durs, se trouvent, ainsi que nous l'avons vu, des goudrons que l'on sépare du distillat aqueux constituant l'acide pyroligneux brut, par un dégoudronneur approprié.

Ces goudrons ont une importance considérable, car ils sont à la base de la préparation des créosotes et gaïacols naturels, dont il est fait, dans la thérapeutique des voies respiratoires, un usage très étendu.

Nous décrirons, en nous appuyant sur les tableaux I et II, la suite des opérations permettant d'arriver, à partir du goudron brut, aux substances officinales précitées.

I. — PRÉPARATION DES CRÉOSOTES OFFICINALES. (Tableau I).
Le goudron de bois dur brut, et plus particulièrement le goudron de hêtre, est tout d'abord soumis, dans de grandes marmites en fonte, à une distillation à feu nu, qui donne deux fractions principales :

En tête, on recueille une solution aqueuse d'alcool méthylique et d'acide acétique, entraînant avec elle des huiles légères d'un point d'ébullition inférieur à 180° ; ce mélange est décanté, la fraction aqueuse retourne au traitement des pyroligneux et les huiles légères sont utilisées comme combustibles.

En queue, on recueille des huiles lourdes passant de 180° à 250° ; ce sont les huiles créosotées proprement dites, constituées par un mélange de phénols, d'hydrocarbures et d'acides gras élevés.

La distillation est alors interrompue ; il reste, dans la marmite, un abondant résidu de brai possédant à peu près les mêmes caractéristiques que le brai de houille et employé aux mêmes usages (fabrication de combustibles agglomérés, etc.).

Les huiles lourdes constituant la deuxième fraction, sont traitées à la lessive de soude qui dissout les constituants phénoliques et les acides gras ; les hydrocarbures insolubles sont décantés et utilisés comme combustibles



Salle des Balances.

sous le nom d'huiles indifférentes. Pour parfaire la séparation, la solution de phénates de soude obtenue subit un entraînement à la vapeur d'eau, qui élimine les dernières traces d'huiles indifférentes.

Par acidification de la solution de phénates, les phénols sont remis en liberté et viennent flotter en surface, tandis que les acides gras restent dans la solution aqueuse ; cette opération nous permet donc après une nouvelle décantation d'obtenir la créosote brute constituée exclusivement de produits phénoliques.

Mais cette substance, extrêmement complexe, est encore loin de répondre aux spécifications des pharmacopées pour les créosotes officinales ; elle contient un grand nombre de phénols ; les uns, tels que le gaïacol et le créosol, ont une activité thérapeutique bien marquée et confèrent à la créosote leurs qualités ; les autres, tels que le phénol ordinaire, les crésols, les dérivés de l'acide pyrogallique sont exagérément caustiques, ou sans grande valeur ; il convient donc d'enrichir la créosote en constituants actifs (gaïacol et créosol). Cet enrichissement est effectué progressivement, par une suite de distillations fractionnées conduites dans des conditions très précises ; les premières se font à la pression ordinaire ; les dernières se font sous vide complet. Par une élimination judicieuse et rationnelle de têtes et de queues de distillations, la proportion des monophénols est réduite au minimum, les dérivés de l'acide pyrogallique sont entièrement éliminés.

On obtient enfin un liquide oléagineux, réfringent, incolore, à saveur caustique et à odeur caractéristique fine et agréable. Il peut contenir, selon la conduite des distillations, des proportions variables de gaïacol ; les deux formes les plus courantes en sont la « Créosote officinale à 12 % de gaïacol » et la « Créosote officinale à 20 % ».

Nous rappellerons rapidement les tests principaux permettant, selon les pharmacopées française et étrangères, de contrôler la parfaite conformité des créosotes officinales à leurs emplois : Densité comprise entre 1,080 et



TABLEAU I

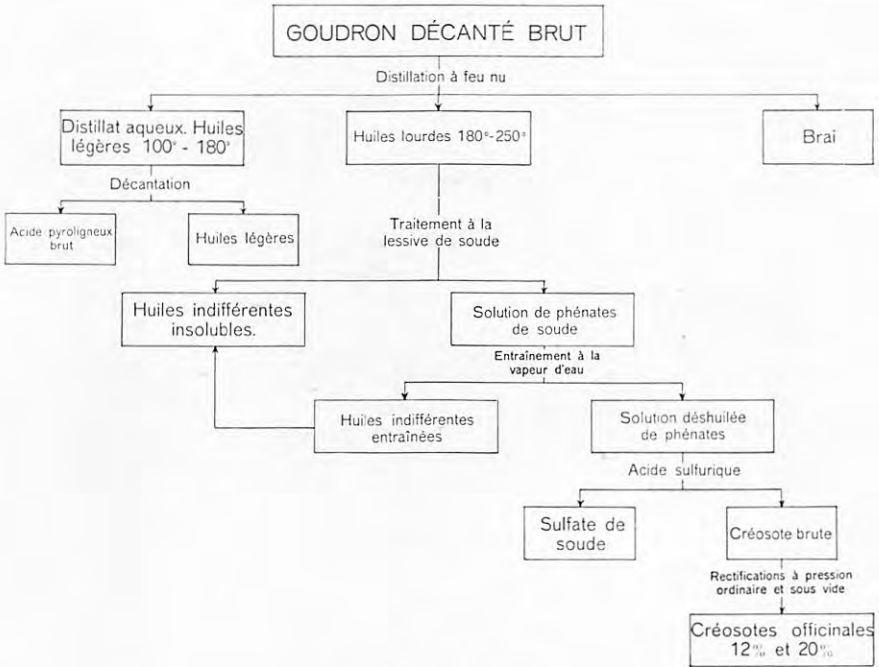
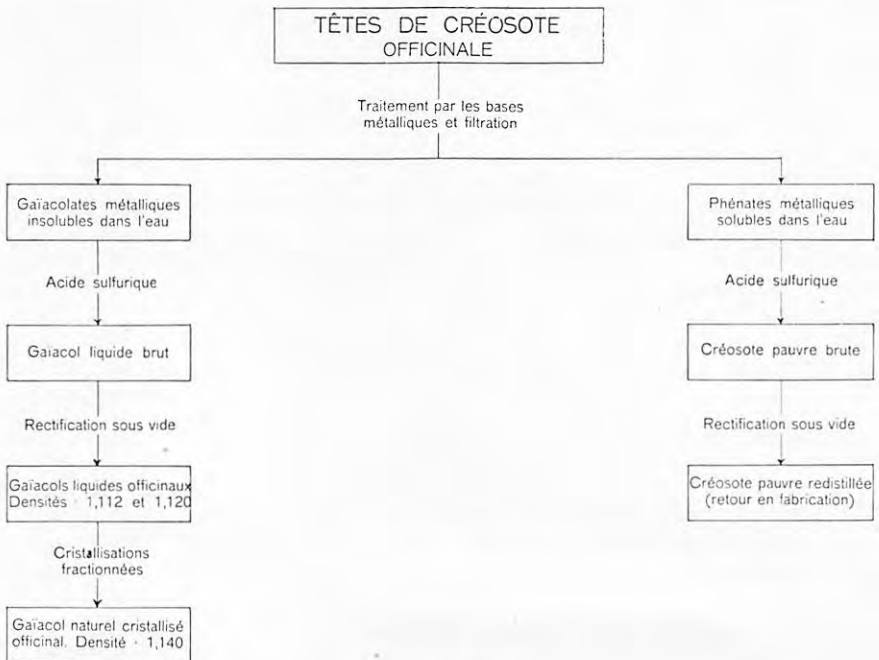


TABLEAU II





Chargement des fours

1,090 ; distillat passant, en majorité, entre 200 et 220° ; faible solubilité dans l'eau bouillante ; solubilité complète dans les solvants organiques courants ; solubilité complète dans la soude (absence d'hydrocarbures) ; absence de coloration bleue en présence d'eau de baryte et de benzine (absence de dérivés pyrogalliques) ; insolubilité presque complète dans la glycérine (absence de créosote de houille).

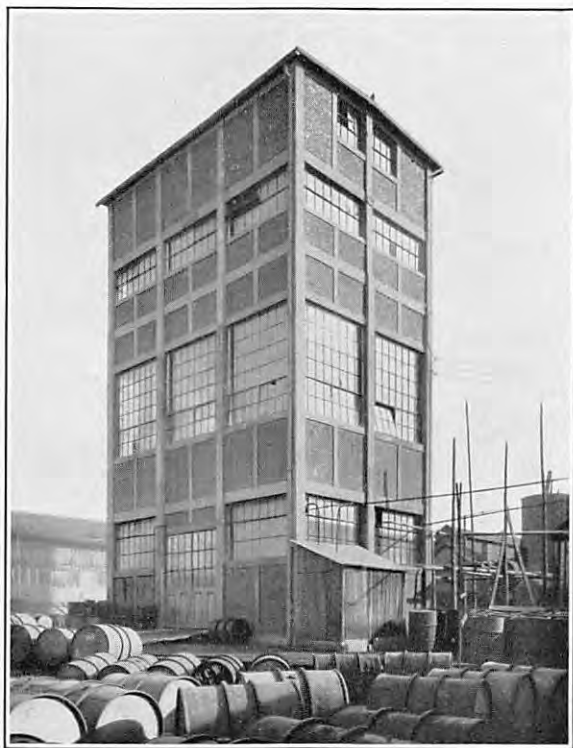
Nous signalerons aussi qu'avec le temps, et surtout si elle est conservée à la lumière en flacons de verre incolore, la créosote, primitivement incolore, peut prendre une légère coloration jaune, sans influence aucune sur sa valeur thérapeutique.

II. — PRÉPARATION DES GAIACOLS NATURELS. (Tableau II). Le constituant la plus actif de la créosote officinale étant le gaïacol naturel, il est parfaitement logique de chercher à obtenir, à partir de la créosote, des produits de plus en plus concentrés en gaïacol, et même du gaïacol cristallisé chimiquement pur.

Le mode opératoire est relativement compliqué et comporte une série de manipulations longues et minutieuses, que nous présenterons ici de façon très résumée.

Les fractions de tête des créosotes officinales, passant entre 200° et 210°, sont sélectionnées pour préparer le gaïacol naturel.

La distillation seule étant impuissante à effectuer des fractionnements effectifs entre des limites de température aussi étroites, on fait appel aux différences de solubilités existant entre les sels métalliques des différents phénols en présence : La créosote de tête est traitée par des bases alcalines ou alcalino-terreuses en solution aqueuse ; les phénates métalliques des mono-phénols indésirables, très solubles, restent en solution ; les gaïacولات métalliques, très peu solubles, sont séparés par filtration.



Vue extérieure d'un atelier.

Par décomposition par l'acide sulfurique, de ces gaïacولات, privés de leurs eaux-mères, et par redistillation du gaïacol brut obtenu, on obtient, selon les conditions opératoires, deux qualités de gaïacol liquide, toutes deux commerciales et dénommées : « Gaïacol liquide officinal de densité 1,112 » et « Gaïacol liquide officinal de densité 1,120 ».

A partir de cette dernière concentration, les fractionnements par différence de solubilité sont eux-mêmes impuissants, et il faut avoir recours aux cristallisations fractionnées.

Le gaïacol de densité 1,120, soumis à la cristallisation lente dans des conditions spéciales, laisse déposer des cristaux en masses serrées ; ces cristaux, séparés par essorage de leurs eaux-mères, sont refondus et soumis à nouveau à la cristallisation. Après une série d'essorages et de recristallisations de ce genre, on obtient enfin d'admirables cristaux en prismes rhomboédriques, incolores ou légèrement rosés, atteignant souvent de grandes dimensions ; c'est le « Gaïacol cristallisé naturel », fondant à 28°, et de densité 1,140 ; ce gaïacol est absolument identique, au point de vue constitution chimique, au gaïacol synthétique chimiquement pur. Son odeur en est, toutefois, beaucoup plus fine, et il lui est toujours préféré pour les emplois thérapeutiques.



(Photo Anderson).

BOTTICELLI. — La Naissance de Vénus.
(Galerie des Offices. — Florence).

LA “ VÉNUS ” DE SANDRO BOTTICELLI EST-ELLE TUBERCULEUSE ?

QUEL visiteur n'a pas été, aux *Offices* de Florence, profondément impressionné par la grâce mélancolique de la *Vénus* de Sandro Botticelli ?

Un auteur allemand, M. Stratz, a jadis prétendu, dans un ouvrage consacré à la *Beauté de la Femme*, que cette figure délicate devait inspirer, au lieu d'admiration, un vif sentiment de pitié. Cette carnation blanche et rose, ces cheveux d'un blond flavescent, ce cou long et mince, ces épaules tombantes, ce thorax étroit, ces seins bas et rapprochés seraient, d'après lui, des signes évidents de tuberculose.

A l'appui de son opinion, il ajoutait que Botticelli avait pris pour modèle la belle Simonetta Catanea, la maîtresse de Jules de Médicis, morte poitrinaire à vingt-trois ans.



(Photo Anderson).

BOTTICELLI. — La Belle Simonetta (?).
(Galerie Pitti).

Contrairement à ce qu'en pense Stratz, il semble bien que notre admiration ne s'adresse pas à un type morbide. Si la belle Simonetta est morte tuberculeuse, rien ne prouve qu'elle ait servi de modèle à la *Vénus*. Son portrait authentique peint par Pollajuolo, actuellement au musée de Chantilly, n'offre aucune ressemblance avec la *Vénus* des *Offices*. Quant à celui du musée Pitti, peint par Botticelli, de nombreux critiques d'art contestent qu'il soit celui de la belle gènoise : il nous a conservé les traits d'une jeune fille naïve, au front découvert et haut, au cou très long, aux épaules tombantes, qu'on a prise très vraisemblablement à tort pour Simonetta Catanea.

Nous retrouvons d'ailleurs dans d'autres œuvres de Botticelli, en particulier dans le *Printemps* et la *Calomnie*, ce type de femme mince et allongée. C'est à tort qu'on y chercherait des caractères pathologiques. L'idéal de Botticelli s'est inspiré de la beauté des femmes florentines. « Race fine, nerveuse, délicate, dit Emile Gebhart, dont les corps sveltes et souples, le cou bien dégagé, un peu long, le visage plus expressif que plastiquement régulier, charmèrent les grands sculpteurs de Florence ».



MM. les Docteurs
de préférence aux produits similaires
Prescrivez toujours :



UROMÉTINE LAMBIOTTE FRÈRES EN COMPRIMÉS



- Comme :
- | | | |
|--------------------------|---|----------------------------|
| ANTISEPTIQUE
URINAIRE | } | Bactériurie. |
| | | Pyurie. |
| ANTISEPTIQUE
BILIAIRE | } | Phosphaturie. |
| | | Antisepsie pré-opératoire. |
| | | Bleennorrhagie. |
| | | Cystite. Prostatite. |
| | | Épididymite. |
| ÉLIMINATEUR | } | Pyélite. |
| | | Angiocholite. |
| | | Cholécystite. |
| | | Lithiase Biliaire. |
| | | Goutte. |
| | | Rhumatisme chronique. |
| | | Gravelle. |
| | | Lithiase urique. |
| | | Diabète. |

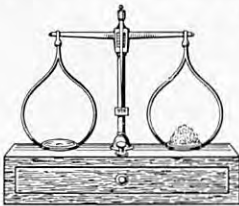
UROMÉTINE LAMBIOTTE FRÈRES EN AMPOULES

de 2 et 5 c.c. (0 gr. 25 par cc.)
pour Injections intraveineuses et intramusculaires



- Comme :
- | | | |
|---------------------------|---|---------------------------|
| ANTISEPTIQUE
INTERNE | } | Pyélo-néphrites. |
| | | Cholécystites chroniques. |
| ANTITOXIQUE | } | Infections méningées. |
| | | Poliomyélites. |
| | | Encéphalite épidémique. |
| | | États typhoïdes. |
| | | Pièvres éruptives. |
| | | Grippe. |
| | | Pneumonies. |
| | | Broncho-pneumonies. |
| | | Pleurésies. |
| | | Tuberculose. |
| Septicémies chirurgicales | | |

UROMÉTINE LAMBIOTTE FRÈRES CRISTALLISÉE



Dans
VOS PRÉSCRIPTIONS MAGISTRALES
avec toutes associations médicamenteuses
et sous telles modalités estimées convenables
(cachets, potions, solutions, etc.)

PURETÉ CHIMIQUE ABSOLUE
INNOCUITÉ COMPLÈTE — RÉGULARITÉ D'ACTION
PRODUIT NATIONAL



OBSERVATIONS CLINIQUES SUR L'UROMÉTINE



ANTISEPSIE URINAIRE

J'ai fait prendre l'*Urométine* à un malade qui avait eu de la cystite, suite d'urétrite postérieure. Il s'en est bien trouvé et j'ai constaté que les urines se clarifiaient rapidement en même temps que se produisait une diminution marquée des symptômes.
D^r M... (*de Senlis*).

Je me suis servi presque exclusivement d'*Urométine* comme antiseptique des voies urinaires dans les cas de blennorrhagie aiguë ou lorsque, l'examen bactériologique ne décelant plus la présence de gonocoques, il persistait néanmoins un léger écoulement.

J'ai constaté chaque fois un assèchement notable du canal et tout au moins une modification heureuse de la nature de l'écoulement qui, de purulent et épais, devenait incolore.
CH. D...

Interne, Hôpital mixte de Caen.

Les flacons d'*Urométine* ont tous été avalés par mon père qui, opéré tout dernièrement, avait besoin d'antiseptiques urinaires. Grâce à l'absorption régulière de vos comprimés, les urines, louches, purulentes même au début, se sont clarifiées et les symptômes douloureux se sont apaisés. Je crois que ce produit ne fatigue pas du tout l'organisme.
D^r L..., de P. (*Landes*).

A la suite des applications de radium (néoplasme du col), il arrive qu'on constate quelquefois, malgré une soigneuse filtration, un peu de cystite. Cet accident disparaît très rapidement par l'emploi de l'*Urométine* que je ne manque pas d'ordonner à toutes mes malades après l'application de radium dans l'utérus.
D^r F. C... (*de Paris*).

Je me suis servi de l'*Urométine* comme désinfectant chez un vieillard de 82 ans, atteint de cystite chronique catarrhale d'origine lithiasique. Le traitement prescrit à la dose de deux comprimés *pro die* a été bien supporté. En de tels cas, en surveillant bien son emploi et en l'interrompant de temps en temps, je crois l'*Urométine* susceptible de grands services.
D^r L... (*de B. en V.*)

Je suis toujours bien satisfait en clientèle de votre excellente *Urométine* ; je l'emploie avec le plus constant succès dans les cystites non infectieuses de la ménopause, affections peu connues et cependant fréquentes ; l'*Urométine* est un véritable spécifique.
D^r de L... (*de Marseille*).

Je suis heureux de vous signaler un cas de pyocystite où l'*Urométine* a fait merveille. Au bout de 36 heures, les douleurs avaient disparu ; le 8^e jour, les urines étaient parfaitement limpides.
D^r S... (*de Lyon*).



Vos comprimés d'*Urométine* m'ont rendu grand service dans un cas de cystite purulente avec hypertrophie prostatique. Dr V..., de M. (*Meuse*).

ANTISEPSIE BILIAIRE

J'utilise personnellement votre *Urométine* comme désinfectant des voies biliaires et je suis heureux de vous dire les excellents résultats que j'en obtiens: à la moindre apparition des phénomènes douloureux et congestifs du foie deux à quatre comprimés pendant 3 à 4 jours suffisent à amender tous les symptômes. Inutile de vous dire que je prescris votre produit et que mes malades obtiennent des résultats satisfaisants. Dr R. L... (*de Nice*).

Je vous prie de me faire envoyer pour mon usage personnel une boîte de comprimés d'*Urométine* dont j'ai pu apprécier les bienfaits thérapeutiques dans les cas d'ictères avec infection catarrhale des voies biliaires.

Dr C..., de P. (*Vaucluse*).

ANTISEPSIE INTESTINALE

J'ai essayé l'*Urométine*, dans certaines affections intestinales, notamment dans la diarrhée infantile où j'ai obtenu, sinon la guérison complète, du moins une amélioration sensible, due probablement aux modifications du milieu intestinal et à l'antiseptie que le formol provoque sur cette flore microbienne de l'entérite.

Dr C... (*de Montpellier*).

ANTISEPSIE INTERNE

J'ai expérimenté l'*Urométine* qui m'a donné un excellent résultat dans un cas de pyonéphrite, et cela en très peu de temps. La quantité considérable de pus émise journallement par le malade a complètement disparu en 14 jours. Le dernier examen microscopique fait hier ne donne plus rien, ce que l'examen objectif faisait prévoir puisque tout dépôt avait petit à petit disparu.

Dr A... (*Monastir-Tunisie*).

URICÉMIE

Intoxiqué par l'acide urique et les urates, j'ai été victime d'accidents redoutables qui m'avaient fait condamner par tous mes confrères. Il est vraiment providentiel que je sois encore de ce monde. Et, depuis, c'est grâce à l'*Urométine Lambiotte* que j'arrive peu à peu à me décroasser. Mais mes tissus restent toujours farcis d'urates et mes urines ne s'épurent et ne se clarifient qu'à force du susdit médicament que j'ai pris jusqu'ici à la dose de trois comprimés, quelquefois deux seulement, et que je vais porter à quatre par jour. Ces comprimés ne m'ont aucune fois causé le moindre inconvénient, pas le plus petit phénomène appréciable.

Dr L... (*de Nice*).

Les comprimés d'*Urométine* ont été expérimentés chez un jeune homme de 16 ans, atteint d'uricémie et même par instants d'hématuries. Les urines se sont rapidement éclaircies (de troubles, elles sont devenues limpides); les hématuries ont disparu, les cristaux d'acide urique ont été dissous. Vous avez là un produit qui me paraît appelé à donner des résultats dans les affections rénales.

Dr B..., (*de Sidi-bel-Abbès, Algérie*).



L'OBSERVATION DE LA DAME AUX CAMÉLIAS

par le Docteur JEAN VINCHON de Paris
Ancien Chef de Clinique adjoint à la Faculté



L'ÉTUDE des héros de romans a souvent tenté la plume des médecins psychologues et nous citerons comme modèle du genre l'excellent travail de Libert sur don Quichotte. Mais ici, nous nous adressons à la vie et non à la fiction : la Dame aux Camélias exista réellement et fut, dit-on, aimée d'Alexandre Dumas. Nous avons retrouvé sur elle un excellent petit livre de Georges Soreau (1), oublié aujourd'hui et qui ferait une préface charmante pour une édition future du célèbre roman.

Alphonsine Plessis naquit le vendredi, 16 janvier 1824, à Nonant (Orne) ; son entrée dans la vie fut l'occasion de scènes violentes entre ses parents ; son père qui désirait un fils ne pouvait pardonner à sa femme de lui avoir donné une fille ; bientôt il dut fermer son magasin de colporteur et se retirer dans une chaumière, qu'il abandonna au bout de quelque temps. Ils logeaient

(1) Georges SOREAU. *La Vie de la Dame aux Camélias*. Revue de France, 1898.



dans un taudis de hasard, lui s'enivrait fréquemment, jusqu'au jour où il voulut brûler vives sa femme et sa fille.

La mère épouvantée demanda l'hospitalité à des voisins, puis dans une famille anglaise installée en Suisse, chez qui elle mourut au bout de deux ans.

L'enfant abandonnée à une pauvre femme, se mit bientôt à mendier et à mener la vie des petites filles des champs. L'été elle glanait et grossissait sa gerbe d'épis dérobés aux meules. Sa seule joie, mais une joie très vive fut un cadeau d'une bague de verroterie, donnée par sa tante. Elle était déjà coquette et curieuse des choses de l'amour, dont la campagne lui prodiguait les leçons ; la première occasion amena la première chute, à 12 ans, entre les bras d'un garçon de son âge.

Celle qui l'avait accueillie la chassa ; son père la reprit et la prostitua à un vieillard vicieux, pendant que, pour la forme, il la faisait travailler chez une lingère de Nonant. Le scandale éclata et l'obligea encore à partir ; elle fut servante deux mois dans une auberge, puis domestique d'un marchand de parapluies ; bientôt son père l'emmena à Paris et la vendit à des bohémiens, qui la placèrent chez une modiste de la rue Saint-Honoré.

Au cours d'une partie de plaisir, en compagnie de deux autres grisettes, Alphonsine rencontra un restaurateur de la Galerie Montpensier qui la lança dans la vie galante et l'installa dans un petit entresol de la rue de l'Arcade.

Au restaurateur succéda un boursier, puis un diplomate, qui fixa assez longtemps l'inconstante, nous allons voir comment. Déjà l'argent affluait pour être vite dépensé, et Alphonsine Plessis était devenue Marie Du Plessis, maîtresse d'un jeune et riche attaché de Ministère. Elle portait un blason « d'argent à trois bandes de sable, au chef d'argent chargé d'un lézard de sinople, se mirant dans un miroir d'or » ; c'était un souvenir d'un lézard fétiche, envoyé d'Italie par une amie, et que l'on retrouva dans une de ses poches, après sa mort.

Pour la première fois de sa vie, la Dame aux Camélias était amoureuse de son attaché et ordonnait son esprit pour lui plaire. Le cadre de ses amours était le 8 du boulevard de la Madeleine, quartier déjà élégant. Marie, réservée et douce, charmait la grand'mère de son ami, venue pour une rupture, et en obtenait une promesse de mariage, pour le temps où elle serait devenue une honnête femme, digne d'une vieille famille. Mais l'ami devenu le fiancé était tuberculeux, il mourut, terminant brusquement un rêve presque réalisé.

Marie Du Plessis sentit alors le poids lourd de la vie ; elle crut trouver un allègement au pays natal, où la rusticité des paysans lui apprit qu'elle ne pouvait vivre qu'à Paris.

En 1840, elle n'a que seize ans et pourtant elle attire tous les hommages, même celui du gamin du Boulevard ; sa grâce fine, sa bonne allure, le goût de ses toilettes et l'éclat de ses bijoux, dont deux perles royales aux oreilles, lui donnent le sceptre de Paris et une ouvreuse de l'Opéra la sacre « Dame aux Camélias », à cause du bouquet qui entre dans la légende. Marie lit beaucoup et couvre de sa mince écriture, où saillent quelques lettres conquérantes, les marges d'un exemplaire de *Manon Lescaut*, toujours conservé près d'elle dans un tiroir. Mais le malaise constant dont elle souffre depuis la mort que nous avons dite ne la quitte plus et la pousse à des manières déconcertantes pour ses admirateurs. Peut-être songeait-elle aussi à une maternité, considérée comme certaine par Alexandre Dumas.

L'or coulait entre ses doigts, parfois vers des aumônes, dont la somme



atteignait 20.000 francs dans l'année. Son luxe, ses dettes occupent l'opinion et elle paraît les entretenir par besoin ; sa dépense est de cinquante louis pour la journée, somme énorme pour l'époque et sa toilette est renouvelée à chaque caprice.

Tour à tour sincère et trompeuse, elle a des élans et elle ment comme une enfant, s'excusant ensuite par l'aveu cynique que « le mensonge blanchit les dents ». Pourtant, au matin, après des réveils sombres ou dans des heures de vie intérieure, elle s'adonne aux pratiques religieuses, entend la messe à la Madeleine ou lit ses heures sur son prie-Dieu, pendant que ses amis attendent patiemment.

Un second mariage s'offre à elle ; c'est le désir d'un gentilhomme authentique. Comme la famille met des traverses, on va à Londres, où un pasteur complaisant établit l'acte ; mais celui-ci n'est pas valable en France et le gentilhomme qui s'est ruiné pour elle est vite abandonné. Marie Du Plessis rentre seule à Paris et retrouve sa vie et ses amis. Elle est plus fêtée que jamais les chroniques lui prêtent les aventures les plus brillantes. Elle va de l'un à l'autre, cherchant dans le changement une paix ou un oubli qui la fuient : seul lui est doux le cercle des vieux amis, étrangers maintenant à l'amour.

Ce cercle des vieux amis, c'est un groupement des plus beaux noms de France, qui lui ouvrent bien des portes, fermées d'ordinaire au demi-monde.

Mais toujours la tristesse revient, tenace et fréquente ; bientôt souffrances physique et morale vont de pair ; la jolie fille perd une de ses armes, la santé ; elle pleure sur elle et sur son cœur qu'elle ne peut satisfaire.

En 1846, les vieux amis ne sont que quelques fidèles ; Marie Du Plessis garde la chambre dont les créanciers forcent la porte ; elle n'a que 22 ans et la vie l'a brisée. Elle est encore coquette devant la mort qui vient le 20 février 1847 à trois heures du matin « pendant qu'autour d'elle on fouillait les tiroirs des meubles et qu'on volait ». L'ordonnance signée Davaine et Chomel, conservée par M. Ed. Pasteur, mentionne, dans cette dernière maladie, des frictions aux aisselles avec une pommade iodurée, des remèdes contre les sueurs, des calmants contre la toux et un régime léger et reconstituant. Il est recommandé de ne pas parler et surtout à voix haute.

*
* *

Cette observation réunit tout un ensemble de symptômes du groupe des perversions instinctives, tout d'abord l'instabilité, l'inadaptation à toute place sociale, hors la galanterie. Marie est entraînée dans la tourmente par son besoin de changement, d'activité dans un sens toujours renouvelé ; elle est menée aussi par des chagrins intérieurs, à qui elle tente d'échapper. On voit se dérouler toute une série de faits qui ressortissent de l'interpsychologie, des réactions constantes et réciproques entre le milieu et le sujet : ce serait retomber dans une erreur romantique que de ne voir ses gestes que comme la résultante des seuls événements.

Puis nous retrouvons les larcins de la première enfance, la mendicité et le goût de la vie sans règle, qu'elle dut préférer de bonne heure au travail, où elle se plaît un moment quand ses patrons sont d'abord contents d'elle. C'est aussi l'appel précoce de l'instinct sexuel et tout de suite la réponse. Le désir des bijoux est vif et la joie de s'en parer la même à l'occasion de la bague de verroterie, et plus tard au temps des écrins magnifiques. Marie aime l'argent



pour le plaisir immédiat qu'elle en tire ; elle devient facilement aumônière, mais si son cœur ne résiste pas à une souffrance, elle n'hésite pas à semer la souffrance et la ruine pour entretenir son luxe. Elle ne peut se passer de faire des dettes, malgré qu'elle prévoit les créanciers à son lit de mort ; elles sont la réalisation de son amour de la prodigalité.

Qui et quand a-t-elle aimé ? Ce qui était pour elle l'amour résistait mal à la ruine de son ami, qu'elle oubliait vite et facilement. Elle est capable d'élan ou de déceptions, mais un sentiment contenu n'est pas son fait. L'énigme de sa maternité, affirmée par Dumas, niée par d'autres, tient peut-être au peu de place qu'elle faisait dans sa vie à des préoccupations qu'on oublie vite dans son milieu.

Ses crises religieuses sont fréquentes, mais courtes, comme ses désirs d'amour sincère, et la journée qui avait été commencée à la Madeleine parfois par la communion, s'achevait dans une partie fine.

Enfin, il faut insister sur sa manie du mensonge, sur la mythomanie décrite par le professeur Dupré. Elle a menti, comme un enfant, souvent sans but, sous le fouet de son imagination.

Quel rôle a joué la tuberculose, dont elle fut atteinte de bonne heure, sans doute au chevet de son ami l'attaché de ministère ? On sait que les tuberculeux sont souvent des instables, des excités d'autant plus remarquables de l'entourage que la maladie est plus grave. C'est sans doute une cause adjuvante, les excès des soupers en sont une autre, mais la prédisposition a été la cause principale de son état mental.

Marie Du Plessis fut avant tout victime de l'Hérédité. Il ne s'agit pas là de ces perversions instinctives acquises de Kraft-Ebing, mentionnées dans le rapport du Professeur Dupré au Congrès de Tunis de 1912, mais de troubles congénitaux presque exclusivement dans le domaine instinctif, avec leurs réactions caractéristiques, sans que l'intelligence paraisse diminuée. Georges Sureau s'est donc montré perspicace en insistant sur les antécédents héréditaires.

La mère de Marie descendait d'une vieille famille normande, ruinée au XVIII^e siècle, les Du Mesnil ; plusieurs femmes de cette race furent célèbres par leur beauté, entr'autres une demoiselle d'Argentelles, au joli nom qui semble brodé dans le linon et la mère de Marie Du Plessis comparée dans le pays à la Vierge de Saint-Germain. Cette dernière épousa par amour un beau colporteur Marin Plessis, par ailleurs mauvais garçon voué au vice et à la débauche. Fils d'une sorte de prostituée villageoise et d'un abbé, Marin Plessis fut élevé dans le taudis maternel et tout jeune tenta de séduire la fille du maître fermier qui l'employait : plus tard ivrogne, brutal et jaloux, n'ayant de goût que pour le colportage nomade, il fit à sa femme une vie pénible, jusqu'au jour où ses violences lui firent quitter le foyer conjugal. C'est de ce Marin que Marie Du Plessis hérita les tares que nous avons signalées chez elle, parfois voilées par les nobles sentiments et les jolies manières qu'elle tenait de sa mère et qui lui ont ouvert tant de portes.

Il y a une certaine mélancolie à retrouver dans la figure poétique de la Dame aux Camélias, sous les longues anglaises, les stigmates qui marquent aussi les plus basses prostituées ; mais comme ses sœurs du ruisseau, elle fait partie du même cadre nosographique et notre sensibilité ne doit pas nuire à notre souci de la vérité clinique.



Le Jardin de Santé



L'*Hortus Sanitatis* publié en allemand à Augsbourg en 1485, puis en latin à Mayence en 1491 et traduit en français en 1501, sous le titre de *Jardin de Santé*, est l'œuvre d'un botaniste allemand qui exerça la médecine à Augsbourg, puis à Francfort vers le milieu du xv^e siècle.

Nous ne savons presque rien sur ce Jean de Cuba qui s'annonce comme l'auteur de ce traité et se vante d'avoir entrepris, pour le mener à bien, un long voyage en Orient, où il se serait fait accompagner d'un peintre.

L'*Hortus Sanitatis* comprend trois livres : le premier traite des plantes, le second des animaux, y compris les oiseaux et les poissons, et le troisième des pierres. Il est illustré d'un très grand nombre de gravures sur bois, dont la valeur artistique varie considérablement d'une édition à l'autre, bien que chaque imprimeur se soit borné à faire copier les planches de l'édition princeps. De grandes figures à pleine page servent de frontispice à chacune des cinq parties ; un bois plus petit, de la largeur d'une colonne, surmonte chacun des articles. Il est vrai de dire que certains d'entre eux sont répétés un assez grand nombre de fois, sans souci de correspondre exactement à la description de la plante ou de l'animal envisagé. Ajoutons encore que la plupart des plantes reproduites sont tellement défigurées qu'il est presque impossible de les identifier ; quant aux animaux, ils sont traités avec la plus grande fantaisie.

Cela seul suffirait à nous faire douter de ce qu'avance l'auteur au sujet du peintre dont il s'assura le concours. Peut-être a-t-il voyagé ? Mais pour la rédaction de son ouvrage, il s'est bien moins servi de ses notes personnelles qu'il n'a fait d'emprunts aux divers auteurs de l'antiquité et en particulier à ce *Physiologus* dont la composition remonte sans doute au ii^e siècle et qui resta la somme des connaissances en histoire naturelle.

Chaque chapitre traite d'une plante, d'un animal ou d'une pierre ; après une brève description, Jean de Cuba nous donne quelques précisions sur leur utilisation médicale. L'*Hortus Sanitatis* est donc mieux qu'un traité d'histoire naturelle : c'est une « Matière Médicale » qui nous renseigne sur la thérapeutique du Moyen Age.



¶ De delphino, daulphin.

Delphin, Delphinus, daulphin est dit frere de l'homme car il ressemble aucunement aux meurs de l'homme. ¶ Du livre des natures des choses. Daulphin. A iceulx en lieu de voix est gemissement semblable à l'humain et ce pource : car ilz ont poulmon et une veine. La langue diceulx n'est point absolue ne leurs levres ne viennent point pour distinguer les voix. Ilz n'ont nulles aureilles ; mais en lieu dicelles ilz ont pertuys... Ilz dorment sur les eaves affin qu'on les puisse ouyr ronfler ; ils vivent jusqu'à cent VI. ans. Ilz se delectent a ouyr instrumens de musique... ¶ Philologus. Les daulphins ont les yeux au dos et leur bouche en la partie opposite dont ils ne prennent point bien leur proye pour la distorsion de la bouche de la partie des yeulx...

¶ Les operations du daulphin.

¶ La cendre du daulphin destrempee d'eave guerist les lichens et les lepres. Le gisier du daulphin oste la trembloison et environnements des fievres quant il est pris et gouste avant l'accès. ¶ La graisse du daulphin fondue et beue avec vin guerist et medicine les ydropicques. ¶ Aussi celle dent pendue et lyeé au col de la personne oste les doubtes et paours soubdaines.



De Bezaar, pierre delivrant de venin.

Bezaar ou pierre delivrant des venins est appellee en arabic hager bezaar.

¶ Serapion au livre aggregatoire au chapitre hager bezaar : Hager bezaar est nom persique et est a dire ostant et expellant empeschement. Et chet cestuy nom sur deux choses. L'une est qu'il chet sur toute medecine convenable a aucun venin pour ce qu'elle resiste a sa vertu et expelle son empeschement pour la propriete qui est en elle. ¶ Rasis. Bezaar est une pierre citrine et molle qui n'a point de saveur. Et est ceste pierre tendant a citrinite et blancheur ayant couleur de vin et est legiere resplendissant comme lumiere.

¶ Les operations de bezaar.

¶ La pierre bezaar est convenable aux venins et quant dicelle est beu le pois de douze grains dorge ou dicelle est faicte oingture dessus le lieu de la morsure elle delivre nature de la mort et expelle le venin par sueur et pour ce est bonne au venin pestilencial. ¶ Et quant la pierre est mise en un anneau et est mise en la bouche de celluy qui a prins venin et il la succe aucun peu, il luy subvient et profficte.



Arbre ou boys de vie de paradis.

Arbre ou boys de vie de paradis.

¶ Les opérations dicelluy arbre de vie.

¶ Cestuy arbre de vie de paradis a naturellement une telle vertu que qui mangeroit du fruit dicelluy il le feroit de ferme et perpetuelle integrite et solidite, et seroit revestu de bienheureuse immortalite. Et ne seroit poin fatigue ne tormente de aucune maladie ne infirmité. Ne aussi de foiblesse et vainete de vieillesse ne de imbecillite et ignorance.

¶ Saint Augustin sur genese dit ainsi.

¶ L'arbre ou boys de science de bien et de mal estoit corporel ainsi comme les autres arbres sont en paradis terrestre et nestoit point nuysable en viande. Mais il est dit l'arbre et boys de science de cognoistre bien et mal : car apres la defence et prohibition faicte de Dieu a Adam en icelluy estoit la transgression future et advenir par laquelle l'homme en l'experimentant apprendroit quelle chose il y a de bien et de mal entre obedience et inobedience.

¶ La glose sur le tiers livre des roys au V chap.

¶ Les boys ditz tina ne se pourrissent point. Ilz ont espines a la semblance et similitude d'une aube espine et si sont rondz et blancz. Diceulx sont faitz les soudenemens du temple pour la forteresse et de tous les instrumens de musique.



UN CONCOURS au XVIII^e SIÈCLE



M. le Dr Lucien Cornet, de Pau, nous communique un curieux autographe de Barthez, un des plus célèbres médecins de la France du XVIII^e siècle, chancelier de la Faculté de Médecine de Montpellier, dont le *vitalisme*, rajeuni et adapté par le professeur Grasset, assure la persistance de la doctrine hippocratique en cette École du x^e siècle jusqu'à nos jours.

C'est une lettre datée de Narbonne, le 11 novembre 1759, et adressée à « M. de Sauvages, professeur en l'Université de médecine de Montpellier, membre des Académies de Londres, Stockolm, Bologne, etc... » Elle tire tout son intérêt, non pas seulement de la personnalité de Barthez, mais des circonstances qui accompagnèrent le concours à la suite duquel il fut nommé professeur à l'Université de Montpellier.

Je vous remercie extrêmement de la bonté que vous
avez eue de me faire ouvrir ^{par} M. Beck que la
Chaire de M. Imbert vacante par la promotion, sera
mise au concours. M. Dille a écrit la même chose
à mon cher père. Je vous prie, si vos affaires vous le
permettent, de me marquer le tems précis où
commencera la Dispute, et le nombre de ceux qu'on
croit qui y paroîtront. J'entrerais en lice avec confiance
si je puis esperer que vous me serez favorable, et je
ferai tous mes efforts pour mériter votre suffrage.
J'ai l'honneur d'être avec les sentimens les plus
forts d'attachement et de respect,
Monsieur,
Votre très humble et
très obéissant serviteur Barthez

Paul-Joseph Barthez, dont J. Lordat nous a laissé une intéressante biographie (1), naquit à Montpellier le 11 décembre 1734. Son père, mathématicien

J. LORDAT. Exposition de la doctrine médicale de P.-J. Barthez et Mémoires sur la vie de ce médecin, Paris, 1818.



distingué, était ingénieur à Narbonne et c'est là qu'il passa sa jeunesse. A 16 ans, il commença ses études médicales à Montpellier et fut reçu docteur trois ans après. En 1754, il se rendit à Paris, sollicita sa nomination comme médecin ordinaire dans les Armées, dut donner sa démission à la suite d'une affection contractée en Westphalie, revint à Paris, où il fut nommé Censeur royal, puis rédacteur au *Journal des Savants*.

Il commençait à se lasser de ses occupations lorsqu'une chaire vint à vaquer à l'Université de Montpellier. François Chicoyneau, chancelier de cette école étant mort en 1759, François-Imbert, gendre de Sénac, le premier médecin du Roi, fut promu à cette dignité : sa chaire fut « mise à la dispute » et Barthez s'inscrivit parmi les prétendants. Il avait pour concurrents Crassous, Vigarous et René, et pour juges Imbert, le Chancelier, Haguenot, le doyen, et les professeurs Fizes, Lamure, Venel, Le Roy et Sauvages. C'est à ce dernier, comme en fait foi la lettre que nous reproduisons ici, qu'il dut d'être averti de cette vacance en temps opportun.

Le concours fut ouvert le 24 avril 1760. Barthez incommodé d'un saignement de nez demanda « la permission de lire les préleçons qui lui restaient à faire, attendu que l'effort nécessaire pour apprendre par cœur était la principale cause de cet accident ».

« Les juges voyaient bien qu'une telle indulgence, jusqu'alors inouïe, était incompatible avec la sévérité des concours de Montpellier : mais comme ils n'étaient pas fâchés de retarder la nomination d'un collègue, ils voulurent s'adresser au Ministre pour lui demander ses ordres à cet égard et ils appelèrent les autres concurrents pour les instruire de la raison qui allait ralentir les actes de la dispute. Ceux-ci réclamèrent fortement ; ils terminèrent leur réponse par une proposition qui laisse voir naïvement quel est le dénouement dont ils se seraient le mieux accommodés : « que si le sieur Barthez ne peut point absolument suivre le concours, vu son peu de santé, il lui est loisible de le quitter, n'étant pas d'une nécessité indispensable qu'il dispute. »

D'ailleurs l'Université rejeta la demande.

Après une nouvelle interruption, le concours put reprendre le 13 janvier 1761 et, le 21 février, Barthez était désigné à l'unanimité des suffrages « malgré quelques aversions particulières. »

*
* *

La combativité de Barthez eut l'occasion de se manifester à maintes reprises. On nous permettra de rappeler ici ses premiers démêlés avec Bouvart lorsqu'il succéda à Tronchin comme premier médecin du duc d'Orléans en 1781.

A peine était-il à Paris que sa vogue alarma ses confrères ; Bouvart, qu'on retrouve toujours quand il est question de faire obstacle aux nouvelles réputations, jugea qu'il fallait agir promptement. Cependant comme il avait trop d'esprit pour ne pas sentir le mérite de son adversaire, il n'osa pas l'attaquer de front et se borna à lui décerner dans les salons des éloges perfides.

« Barthez, dit-il un jour d'un ton sincère, est un excellent professeur, c'est un homme universel, qui sait le droit, la physique, les mathématiques, et même de la médecine. »

Depuis ce mot, Barthez tenait, dit-on, pour suspect tout compliment sur l'universalité de ses connaissances et il répondait brusquement :

« Non, non, j'ai étudié un peu de tout ; mais j'ai appris beaucoup de médecine. »



QUELQUES LIVRES

par le Docteur CORNET, de Pau.



TRAITEMENT DES ADÉNITES TUBERCULEUSES PAR L'EXTRAIT BACILLAIRE COLLOIDAL. — Par le D^r JACQUES ARONWALD. (*Paris*, Maloine).

Depuis Lugol, on connaît le rôle de premier plan exercé par l'iode dans le traitement de la tuberculose ganglionnaire. Avec l'extrait de bacilles, réduits à l'état colloïdal par le procédé du D^r Grimberg, l'auteur a traité 42 malades par voie sous-cutanée ou intra-musculaire : il a obtenu 23 guérisons, 16 améliorations notables et 3 échecs ou amélioration légère. Chose remarquable, "*les adénites fistulisées ont donné d'aussi bons résultats que les adénites non fistulisées.*"

CAPVERN. — Par le D^r JEAN POUY.

Bonne monographie, détaillée et complète. L'auteur s'efforce de démontrer que les Thermes des *Onésiens* ne sont autres que Capvern : qu'en pensent les Luchonnais ?...

SUR LES TENTATIVES DE RAJEUNISSEMENT. — Par le D^r G. FRAISSE, de Nice (*Paris*, Maloine, 1924).

La loi du tout ou rien ! Les nombreux médecins qui ont assisté aux Journées Médicales de Toulouse se rappellent l'exposition que fit de cette loi le Professeur Gley dans sa magistrale leçon sur la sénescence et la doctrine des sécrétions internes. La conclusion de l'éminent physiologiste portait que, si le rajeunissement de l'individu paraît possible, il ne saurait être question, pas plus pour l'homme que pour la femme, de la prolongation de l'existence. A ce déclin fatal, — et je perçois encore la légère émotion qui fit vibrer la voix du conférencier —, il faut nous soumettre, avec sérénité, ou, du moins, avec résignation.

Même conclusion dans la conférence du D^r Fraisse. Malgré cela notre confrère nous expose les essais de rajeunissement tentés ces dernières années : tous ont une base identique, la dualité anatomique et fonctionnelle du tissu testiculaire. La *Radiothérapie* n'a fourni actuellement aucune statistique bien probante. La *Transplantation testiculaire*, qui a pour père le chirurgien viennois Lichtenstern (et non Voronoff) n'a pas tenu ce qu'elle promettait. Il reste l'*Opération de Steinach* qui consiste à ligaturer les voies d'excrétion testiculaire, ce qui donnerait, par contre-coup, une augmentation de sécrétion de l'hormone mâle. Ce serait le meilleur procédé de rajeunissement, en l'état actuel des choses.

N.-B. Il y aurait à écrire sur d'autres livres que j'ai reçus. Que leurs auteurs prennent patience. Je me trouve limité par la place, la petite place, que l'excellent éditeur de cette revue veut bien m'accorder.



LES SPÉCIALITÉS LAMBIOTTE FRÈRES



PERLES TAPHOSOTE

TANNO-PHOSPHATE
DE CRÉOSOTE

La Médication la plus rationnelle des diverses affections des voies respiratoires : bronchites chroniques, catarrhes, pré-tuberculose, tuberculose pulmonaire. — Parfaite tolérance gastrique, grande commodité d'emploi, dosage rigoureux. — 5 perles par jour.

PHOSOTE INJECTABLE

PHOSPHATE
DE CRÉOSOTE PUR

Réalise tous les avantages de la médication créosotée sans aucun de ses inconvénients, y associe les bienfaits effets de la médication phosphorique. Injections intra musculaires de 1 cc. tous les jours (ou 2 cc. tous les 2 jours, ou 3 cc. tous les 3 jours).

UROMÉTINE

HEXAMÉTHYLÈNETÉTRAMINE

Possède une triple action antiseptique (c'est le plus puissant antiseptique urinaire), dissolvante sur l'acide urique et les urates (elle est la base du traitement de l'arthritisme), antitoxique (son utilité est unanimement reconnue dans les maladies infectieuses). — 3 à 6 comprimés par jour.

CRÉOSOFORME

COMPOSÉ
FORMALDÉHYDO-CRÉOSOTÉ

Le plus efficace et le plus maniable des topiques cicatrisants, remplace avantageusement l'iodoforme dans tous ses emplois : plaies, ulcérations, brûlures, tuberculoses chirurgicales, pansements gynécologiques, etc. S'emploie en poudre, onguent, ovules et crayons gynécologiques.

ARHINE

COMPOSÉ
FORMALDÉHYDO-GAIACOL-
TANNIQUE

Grâce à ses puissants effets antiseptiques, modificateurs et désodorisants, constitue le traitement méthodique de l'ozène, du coryza, des maux de gorge. N'est ni caustique, ni toxique. S'emploie en insufflations.

CHLOROFORME

LAMBIOTTE FRÈRES

Spécialement préparé pour les anesthésies chirurgicales, est, de tous les chloroformes, le plus pur, le plus stable, le moins coûteux. Sa conservation est parfaite.

LITTÉRATURE ET ÉCHANTILLONS SUR DEMANDE